Intervention du 18 janvier 2014
devant les prêtres et les membres des EAP du diocèse de Versailles

Devant les évolutions récentes *(ou à venir…)* de notre société, quels défis pour nos communautés ?

Par le P. Miguel Roland-Gosselin (jésuite)

Un jour, Jésus monta dans une barque avec ses disciples et leur dit : « Passons sur l'autre rive du lac. » Et ils gagnèrent le large. Pendant qu'ils naviguaient, Jésus s'endormit. Une tempête s'abattit sur le lac. Ils étaient submergés et en grand péril. Les disciples s'approchèrent et le réveillèrent en disant : « Maître, maître ! Nous sommes perdus ! » Et lui, se réveillant, menaça le vent et les flots agités. Ils s'apaisèrent et le calme se fit. Alors Jésus leur dit : « Où est votre foi ? » Remplis de crainte, ils furent saisis d'étonnement et se disaient entre eux : « Qui donc est-il, celui-ci, pour qu'il commande même aux vents et aux flots, et que ceux-ci lui obéissent ? » (Lc 8,22-25)

« Perdus », peut-être pas, mais dans la tempête quelquefois… De l'autre côté du lac il y a un monde païen. Nous voyons s'approcher un univers inquiétant, une terre désolée. Question : et si Jésus avait le jeu bien en main ? Et s'il nous disait lui-même : « Passons sur l'autre rive » ? Non pas « changez de monde, renoncez à l'évangile » (car sur l'autre rive Jésus s'en va faire du bien), mais « partez à la rencontre, allons-y ensemble, et n'ayez pas peur ! »

Vivre dans un monde complexe et pécheur, c'est le lot de tous les hommes, de toutes générations. L'Église ne s'étonne pas de devoir, comme la barque de Pierre dans la tempête, affronter parfois des houles et être signe de contradiction. Nous savons que lorsque Jésus annonce l'Esprit, qualifié de « défenseur » (le Paraclet), il annonce conjointement des épreuves et persécutions. « Le disciple n'est pas plus grand que son maître. »

Soit ; cela est vrai. Comme sont vraies les deux affirmations suivantes :

1/ Ce monde complexe, blessé par le péché, Dieu l'aime. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique… » (Jn 3,16). Il n'en aime pas les désordres, il est sûrement consterné par nos égarements, mais malgré tout il décèle dans ce monde une foncière positivité. Rien n'est aimable dans les épreuves à traverser, mais si Dieu les prend à bras le corps jusqu'à y livrer son Fils, c'est résolument par amour. Aucun autre mouvement que celui de l'amour n'habite son cœur. Ressentiment, hargne, méchante colère : il n'y a rien de cela en Dieu.

2/ Aussitôt que l'Église envisage les désordres du monde, elle est reconduite à son propre péché. Elle ne peut pas un instant se poser en vis-à-vis, comme si elle était indemne de la faute. En même temps qu'elle affrontera le mal et ses mensonges, elle s'imposera de les débusquer en elle-même. Ce n'est pas par effet de style que le pape François, aussitôt qu'il se présente, se dit « pécheur » et qu'il l'a même glissé en filigrane dans sa devise épiscopale. « Dieu m'a fait miséricorde et m'a envoyé » : aucune action positive sur le monde ne sera possible si l'on ne se pose d'emblée en pécheur misérable et sauvé. Qui suis-je pour faire la leçon au monde ?

Et pourtant il faut parler. Jésus l'a dit : « Enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé » (Mt 28,20). Et Paul : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'évangile » (1 Co 9,16).

Quelques leçons tirées des événements récents.

Puisque mon intervention a pour origine l'article que j'ai publié dans la revue *Christus*, je commence par le parcourir. Il s'appliquait spécifiquement aux jeunes, et avait pour sous-titre : « Une pédagogie spirituelle après la loi Taubira ». L'originalité de cette « pédagogie », ce qui la rend spécifiquement *chrétienne*, c'est qu'elle se veut « spirituelle ». Face aux événements en cours et à venir, toute attitude pastorale devra mettre en œuvre, non seulement de l'intelligence, du bon sens, de la sagesse – toutes sortes de qualités humaines qui s'éduquent – mais aussi et surtout *une attention à ce que fait l'Esprit Saint* : est-ce vraiment sûr qu'il souffle unilatéralement dans telle direction, pour porter tel courant ? est-ce vraiment lui qui inspire tous les élans combattifs et toutes les ardeurs (souvent très belles) des chrétiens ? Car il y a *notre jeu à nous* : nos ardeurs, nos tempéraments, nos convictions, l'engrenage de nos mécanismes collectifs – tout cela n'est pas suspect *a priori*, c'est plutôt bon ; mais autre chose est *le jeu de l'Esprit du Christ*, auquel nous nous accordons plus ou moins, qui est plus fin, et que la tradition nous apprend à déceler. Comme elle nous apprend qu'il y a aussi de « mauvais esprits », qui savent aisément nous tromper, même sous apparence de bonne volonté et d'enthousiasme.

L'Esprit se reconnaît à ses œuvres. Il est « l'Esprit de vérité », dit Jésus (*Jn* 14,17) ; il porte des fruits d'« amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur et maîtrise de soi », dit Paul (Ga 5,22). Quand les jeunes inventent les « Veilleurs », on y lit sûrement (jamais tout à fait sans mélange) la signature de l'Esprit de douceur et de maîtrise de soi. En « ouvrant le débat », en introduisant de la parole quand on serait plutôt sommé de se taire, l'Église sert l'Esprit de vérité. Il ne fait pas de doute que la parole, le Verbe de vie veut se dire. Mais nous avons constaté aussi – c'est embarrassant – bien des indices de *confusion* : j'ai esquissé le portrait de tels jeunes à fleur de peau, encore bien en peine de s'ouvrir et d'aimer, qui se sont précipités dans le conflit comme pour se saisir d'eux-mêmes. J'ai vu des exaspérations contraires qui s'alimentaient l'une l'autre, pour ou contre la « Manif », et les intentions généreuses étaient des deux côtés. J'ai perçu la perplexité des jeunes, à moitié dupes devant la qualité de certains slogans et effets de foule. Il y eut des refus de s'engager, des options de silence (« Je ne me joindrai pas à cette cause ») où l'on pouvait déceler aussi le Christ qui parlait et l'Esprit qui travaillait.

Après cette étape de l'observation, vient la question : « Que faut-il faire ? » en vue d'aider ces jeunes. Premier service : penser à *s'arrêter* pour peser, prier, réfléchir, célébrer ; aucune de nos entreprises ne fera l'économie du « septième jour », sans lequel la vie n'aura pas été vraiment créée. A côté de nos activités, qu'il y ait toujours l'espace du recul pour *offrir à Dieu ce qu'on a vécu et le recevoir de Dieu en retour, transformé*. Rappelons-nous que nos efforts, par eux-mêmes, ne produiront au mieux que de l'*efficacité* ; quant à une *fécondité*, un bienfait pour la vie, cela relève de l'Esprit « qui est Seigneur et qui donne la vie ». Cela se demande, se reçoit dans la maturation et dans la prière. Parmi les fécondités que j'espère, il y aurait des vocations à la vie politique, au journalisme, à l'engagement de soi pour le bien commun. Or de telles vocations ne naîtront pas de l'exaltation, mais d'un travail de reprise

intérieure : Au fond, quels sont les appels du monde ? Dans ce monde, à quoi Dieu m'appelle-t-il ?

Un autre fruit que j'espère pour les jeunes : qu'ils comprennent que *le monde est en débat, et l'Église aussi*. L'Église a rendu service en « ouvrant le débat » social ; encore faut-il qu'elle se montre elle-même en recherche et en débat, qu'elle ne devienne pas elle-même un courant. Je reviendrai là-dessus car cela suppose qu'on s'explique sur *ce qu'est la vérité*. A partir de quand peut-on arrêter avec certitude qu'une position est « vraie » ? Il est rare que l'Église ose un mot définitif qui prétende tenir « la vérité ». La vérité, on ne la tient pas, c'est elle qui nous tient. La vérité, c'est le Christ, le Christ ressuscité qui nous « précède en Galilée » (*Mc* 16,7) et qui nous expose à rencontrer des gens, des opinions diverses ; nous dialoguons et, guidés par l'Esprit du Christ, nous tâchons de nous faire une opinion ; une opinion ferme, peut-être, mais qui ne sera jamais « arrêtée », car le Christ n'aura pas fini de marcher. Nous continuerons sans cesse de débattre et de chercher. Aux jeunes, qui ont souvent des positions très « arrêtées », je faisais lire le courrier des lecteurs de La Croix, comme une hygiène salutaire. D'autres chrétiens honnêtes pensent autrement !

La vérité qui se fige, qui cesse de chercher et de chercher avec d'autres, c'est ce que j'appelle *l'idéologie*. A tout prix nous devons éviter de basculer dans l'idéologie, une idéologie contre une autre. Comment nous garder de cela ? Là, je sors du jeu une carte inattendue mais que je crois bonne, peut-être une carte maîtresse : pour éviter l'enfermement idéologique, le meilleur antidote est probablement le *recours à la Bible*. Si des conflits culturels sont partis pour durer, et sur des enjeux anthropologiques extrêmement sérieux, alors la solution n'est pas dans un réarmement moral mais dans *un affinement de nos oreilles pour écouter la Parole de Dieu*. Avez-vous entendu avec quelle sévérité Jésus porte une sentence terrible sur les regards adultères ? Avez-vous vu avec quelle douceur pourtant il relève délicatement la femme adultère ? Il n'y a rien de tel que de fréquenter le Christ, la vérité qui a un visage, pour que descendent en nous peu à peu l'exigence ardente de la vérité et sa douceur infiniment patiente. Je reviendrai sur ce point, car il peut nous ouvrir des pistes concrètes.

Je ne m'attarde pas sur ce que j'intitulais : « Entrer en politique », qui partait du fait que les événements du printemps ont constitué pour des jeunes leur *première épreuve au jeu de la démocratie*. Un sérieux enjeux : garder confiance dans la vie politique et dans la démocratie. Peut-être faut-il expliquer aux jeunes (et aînés) que la démocratie repose sur un acte de foi – foi en l'homme, pour le moins, mais qui sous-tend une certaine idée de Dieu. Abîmer notre confiance dans le jeu démocratique, c'est nous abîmer nous-mêmes et abîmer l'idée que nous nous faisons de Dieu. Quel travail nous attend ! Apprendre les mécanismes du jeu politique et de la démocratie. Faire taire les tentations de rejet, le basculement dans les populismes. Faire taire les sirènes du *« On ne lâche rien »*. Car en voilà une parole qui peut tourner au mensonge ! Certes, on ne lâche rien d'un attachement au Christ et d'une quête ardente de la vérité, mais devant la force erronée, il est parfois honorable de se taire. Jésus l'a fait.

Je signalais enfin que les jeunes attendent une « parole d'autorité ». « Aumôniers, prêtres, évêques : nous sommes attendus, et nous nous rappellerons que la seule autorité qui vaille est celle qui expose le Christ. Pourvu que rien ne vienne de la part des pasteurs qui suinte le ressentiment : Jésus ne connaît pas cela. Rien qui évoque l'obstination perdue d'avance ; Jésus ne joue pas de ce jeu-là. Rien enfin qui se conçoive comme réactionnaire ; Jésus n'est pas habité par un esprit de reconquête. » La juste parole d'autorité est sans doute celle qui

consiste à *faciliter et déchiffrer le « jaillissement de l'Esprit »* (cf. *Rm* 12), ainsi qu'à assurer un ministère de communion.

J'arrête ce survol de l'article. Je pars maintenant dans une autre direction en demandant au pape François de nous donner le ton.

Deux leçons du pape François (pour « donner le *la* »)

Je les tire toutes les deux de l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (« La joie de l'évangile ») ; ce document magistériel donne le *ton* qui marquera sans doute le pontificat. Il nous faut entendre cette note propre, y accorder nos discours et nos instruments.

Première leçon : *un regard de bienveillance sur le monde et, sans naïveté, une profonde confiance*. J'ouvre le chapitre intitulé : « Les tentations des agents pastoraux » et je lis les motifs qui viennent scander le discours : « Ne nous laissons pas voler l'enthousiasme missionnaire ! », « Ne nous laissons pas voler la joie de l'évangélisation ! », « Ne nous laissons pas voler l'espérance ! ». *Enthousiasme*, *joie*, *espérance* : c'est la tonalité globale que doit avoir notre mission d'évangélisateurs. C'est le titre même de l'exhortation apostolique : « La joie de l'évangile », qui fait écho à un texte de Paul VI : « L'évangile de la joie ».

Pour autant, le monde est difficile. A propos des « maux de notre monde », le pape écrit (au n° 84) : « Prenons-les comme des défis pour croître ». Cela suppose d'acquérir un **« regard de foi »** [je souligne], lequel est « capable de reconnaître la lumière que l'Esprit Saint répand toujours dans l'obscurité, [en vertu du principe que] ''là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé'' (Rm 5,20) ». En somme, il s'agit de ne pas se laisser obnubiler par l'ivraie, mais de « découvrir le grain qui grandit au milieu de l'ivraie ». « Même si nous éprouvons de la douleur pour les misères de notre époque et même si nous sommes loin des optimismes naïfs, le plus grand réalisme ne doit signifier ni une confiance moindre en l'Esprit ni une moindre générosité. » Enfin le pape François nous cite un extrait de l'allocution par laquelle Jean XXIII, le 11 octobre 1962, avait ouvert le Concile Vatican II, discours fameux qui invitait l'Église à porter un regard positif et confiant sur un monde difficile. Je cite : « Il arrive souvent que […] nos oreilles soient offensées en apprenant ce que disent certains qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, *manquent de justesse de jugement et de pondération* dans leur façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines et calamités. […] Il nous semble nécessaire de dire *notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur*, qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin. Dans le cours actuel des événements, alors que la société humaine semble à un tournant, il vaut mieux reconnaître les desseins mystérieux de la Providence divine qui, à travers la succession des temps et des travaux des hommes, la plupart du temps contre toute attente, atteignent leur fin et disposent tout avec sagesse pour le bien de l'Église, même les événements contraires. »

Nous nous souvenons que ce discours qui fustigeait les « prophètes de malheur » a marqué un infléchissement dans le style et la manière conciliaires : le pape demandait aux évêques de renoncer à la pratique séculaire des anathèmes et il leur demander de chercher un langage nouveau que le monde saurait accueillir comme un encouragement à progresser. Pour la première fois un concile prenait une tournure expressément « pastorale ». Or il semble que ce soit un souci du pape François : le monde continue de percevoir l'Église

comme une puissance de jugement et de rejet ; il s'en désole car il sait que le fond de l'évangile n'est pas là. Si nous étions davantage dociles à l'Esprit du Christ, nous trouverions mieux les mots et la manière pour faire entendre la voix de l'Église pour ce qu'elle est : *une bonne nouvelle*.

Après avoir cité Jean XXIII, le pape François cite Benoît XVI. Il prend acte d'une regrettable « désertification » spirituelle, « fruit du projet de sociétés qui veulent se construire sans Dieu et qui détruisent leurs racines chrétiennes ». Or, voici ce que disait Benoît XVI dans l'homélie de la messe d'ouverture de l'Année de la foi (11 oct. 2012, cinquante ans jour pour jour après l'allocution de Jean XXIII) : « C'est justement à partir de l'expérience de ce désert, de ce vide, que nous pouvons découvrir à nouveau **la joie de croire**, son importance vitale pour nous, les hommes et les femmes. Dans le désert, on redécouvre la valeur de ce qui est essentiel pour vivre […]. Et dans le désert, il faut surtout **des personnes de foi** qui, par l'exemple de leur vie, montrent le chemin de la Terre promise et tiennent en éveil l'espérance. »

Fin de citation. De cette première tonalité que je perçois chez le pape François, le mot clé est sans doute *la foi* : « regard de foi », « joie de croire », « personnes de foi ». L'Année de la foi est finie, elle aura été le dernier cadeau de Benoît XVI, mais les conflits récents et à venir nous attendent précisément là : ils sont *une épreuve pour notre foi* ; autrement dit, pour notre *confiance en Dieu*. Il existe des manières d'agir, d'argumenter, de mobiliser les troupes qui sont vigoureuses mais en fait désespérées. Elles attendent le salut de la seule force de nos engagements, comme si le fruit ne venait pas de Dieu. Elles s'obnubilent sur l'efficacité immédiate, oubliant que la fécondité – le secret de Dieu – a son rythme propre. La foi ne va pas désarmer nos impatiences, mais elle va les ajuster. Nous ne sommes pas des militants qui défendent une cause, nous sommes des croyants, des « sauvés », qui témoignent d'une expérience. Nous disons comme Bernadette : « Je suis chargée de vous le dire, pas de vous le faire croire. »

Deuxième leçon puisée dans *Evangelii Gaudium* : l'insistance du pape sur ce qu'il appelle *les « proportions convenables »*, le risque que nous courons, que nous faisons courir à nos contemporains, d'insister de façon trop massive sur « certains thèmes » (cf. n° 38), à tel point que le message-source, *le cœur du message évangélique* en serait obscurci, étouffé. C'est ce qui se produit, dit le pape, « quand on parle plus de la loi que de la grâce, plus de l'Église que de Jésus-Christ, plus du pape que le Parole de Dieu ».

Entendons cela. Il ne faudrait pas que les débats de société opèrent comme un trou noir qui avalerait tout le reste. On a constaté ici ou là, l'écœurement qu'ont éprouvé des gens quand, de dimanche en dimanche, il leur semblait qu'on ne parlait plus que de « ça ». La liturgie, précisément, devrait nous en prémunir. Si l'art du prédicateur est d'honorer l'actualité, il est surtout de nous emmener ailleurs, dans le mystère évangélique, au fil de lectures imposées ; un chrétien qui rentre dans une église doit en ressortir nourri de ce qui fait le cœur du mystère. On lui souhaite d'y avoir opéré une rencontre, joyeuse et confiante, avec le Christ miséricordieux.

Vraiment, retenons l'affaire des « proportions convenables ». Demandons-nous – c'est un véritable examen de conscience – si l'Église ne s'est pas laissé avaler, peu ou prou, par un trou noir. Ce n'est probablement pas vrai, car les débats publics n'empêchaient pas la vie ordinaire de tourner ; enseignement, pastorale, charité, le cœur continuait de battre. Mais

veillons-y ! Si l'actualité nous presse sur un terrain de société, veillons à ce que toutes nos forces ne s'y précipitent pas comme s'il n'y avait plus que cela qui comptait. Tant pis si les médias se laissent obnubiler par ça. Quant à nous, devant Dieu, nous continuons à soigner ce qui pèse le plus lourd : la prière, la charité, l'annonce de la miséricorde.

Et j'entends particulièrement le pape nous prier de ne pas parler « plus de la loi que de la grâce ». C'est pour lui un *leitmotiv* (et pas seulement parce qu'il est jésuite, mais parce qu'il est chrétien). Comprenons bien que l'Église change le monde, et mieux que ne le font toutes les lois, mais précisément parce que son ressort n'est pas l'observance des lois (certes nécessaires) mais *l'éveil d'une intériorité*. Aussi longtemps que le monde – et c'est inévitable – envisagera l'Église comme une donneuse de leçons, comme un carcan de lois trop lourdes et insupportables, l'Esprit du Christ n'aura pas fini en nous son travail, par lequel nous éveillerons les gens à la grâce de Dieu, à sa bonté gratuite.

Quelques propositions

Autour du mot *foi (confiance)*. Il rime avec *prière*. Saint Paul le rappelle à Timothée : « Avant tout, qu'on fasse des prières pour les chefs d'États, pour tous les hommes, pour ceux qui ont des responsabilités » (1 Tm 2,1-2). Confier, intercéder, supplier Dieu inlassablement, telle est la manière chrétienne. Et quand nous prions Dieu d'éclairer autrui, nous lui demandons la lumière pour nous aussi. Nous évitons, une fois encore, de nous mettre en vis-à-vis, les uns du côté de la vérité et de Dieu, les autres du côté de l'erreur et du mensonge : Jésus nous a montré cent fois que sa place était en priorité du côté des pécheurs, et nous avons fini par comprendre que nous étions tous de « pauvres pécheurs ».

Nous prions donc, solidaires de ceux qui nous gouvernent, et puis nous agissons. Il est probable qu'après avoir prié pour tels ou tels, après nous être associés à eux devant Dieu, nous aurons des gestes et des attitudes plus justes, plus respectueux, fraternels. C'est un fruit de l'Esprit. Et la fécondité nous échappera.

Vos communautés, que vont-elles inventer en formes de prière ?

Autour du mot *communion*. C'est un élément essentiel de la mission du curé, qu'il partage avec tous ceux qui travaillent à ses côtés : il exerce un *ministère de communion*. Qui d'autre que l'Église a reçu une telle grâce, au service du bien commun ? Des gouvernants et élus peuvent s'en faire un objectif, pour nous la communion est une *grâce*, en même temps qu'une redoutable mission. Vous rendez-vous compte qu'à la messe nous *« distribuons la communion »* ? Superbe formule.

Du coup, toute déchirure dans la communauté paroissiale doit être prise très au sérieux. Certains savent peut-être avec quelle générosité, traitée souvent d'excessive, le pape Paul VI a traité pendant le concile la toute petite frange, archi-minoritaire, qui allait devenir le courant intégriste. Ils étaient 40 sur 2400, leurs positions désolaient le pape, mais il leur accordait une audience et un respect qui confondaient les observateurs. Il faut toujours être très attentif à celui qui n'entre pas dans le discours commun. Cela ne veut pas dire lui donner le dernier mot.

Or les communautés ne seront pas unanimes. S'il reste derrière un pilier un seul chrétien que désolent les options prises par la communauté et qui risque de s'en aller sur la pointe

des pieds, alors c'est lui qu'il faut rejoindre et écouter. Il nous sauvera de l'unanimisme outrancier.

A fortiori s'il est un homme blessé. S'il arrive que M. le curé aille manifester dans les rues avec ses paroissiens, qu'il sache y aller en louchant vers les trottoirs, vers les brebis qui n'ont pas rejoint le gros du troupeau. Qu'il sache, pour le respect de ces paroissiens-là, sortir à l'occasion des rangs. Une fois ou l'autre, lui choisira de ne pas marcher ; à l'heure de la manif il a donné rendez-vous à l'option adverse, autour d'un verre et pour prier un peu.

Que son église ne prenne jamais, même subrepticement, l'allure d'un hall de militants. Elle est plutôt le lieu de la trêve de Dieu. Elle est le lieu-même où s'exerce, où s'élabore la communion, elle est un laboratoire du geste de paix.

La communauté chrétienne, laboratoire d'humanité : c'est bien de cela qu'il s'agit. Idéalement, on pourrait concevoir que la paroisse soit le lieu d'un débat interne d'autant plus franc qu'il sera mené sur fond de fraternelle communion. La communauté chrétienne serait alors le laboratoire d'une parole de qualité, au service d'un bien commun plus large.

Et ce fond de fraternelle communion, il se construit sans doute lui-même à tous les niveaux de la vie paroissiale. J'en signale un qui récemment m'a bien intéressé : la liturgie, l'eucharistie. En mai prochain paraîtra un n° spécial de *Christus* sur l'eucharistie, pour lequel j'ai rédigé un article précisément là-dessus : comment (en contexte d'aumônerie étudiante) la messe elle-même, dans le soin mis à la préparer et à la célébrer, se fait plus ou moins *hospitalière*, accueillante à tous ; comment elle est *éducative* de la communion qui est précisément « distribuée ».

Ainsi l'homélie est décisive. Le prêtre qui utiliserait son prêche comme une tribune fausserait évidemment le jeu. En chaire, puissent les prêtres ne rien faire d'autre que creuser l'oreille des chrétiens, leur apprendre à ouvrir les yeux (sur l'homme, à travers l'humanité divine du Christ) et éveiller ainsi leurs sens spirituels ! L'homélie n'est pas le lieu pour rappeler sans cesse que le monde part à vau-l'eau, ni que l'Église manque de prêtres. Ces vérités-là deviendront des idéologies, qui finiront par crisper des tensions. Si elles sont des vérités, elles doivent émerger comme par elles-mêmes du commentaire de la Parole de Dieu. Il n'y a que la fréquentation priante de la Parole de Dieu qui peut nous révéler ce genre de vérités. Chacun entendra avec son oreille et nous nous entendrons tous. La Parole de Dieu, célébrée, étudiée, partagée est un instrument essentiel de communion.

Autour du mot *vérité*. Pilate dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » (*Jn* 18,38) et il capitule. Nous sommes priés de ne pas capituler. La vérité, nous la cherchons, nous croyons en tenir quelques bribes et nous les proposons. Aussi longtemps qu'une position publique nous semble porter atteinte à la vérité, nous sommes en droit et en devoir d'entrer en débat. Nous, c'est chaque chrétien, à sa mesure, à sa place, en s'appuyant sur la communauté. La communauté paroissiale peut fournir un lieu de stimulation, de régulation, de conseils.

Formation, dialogue, écoute personnelle : tout est bon pour aider à la sagesse et se prémunir de l'hypersensibilité ambiante. L'hypersensibilité sur les questions du genre, de la famille, tourne parfois au désordre. Elle produit des éruptions insensées (huer un homme d'État) qui ne font pas honneur à la vérité (à la vérité des rapports humains).

En termes de formation, les communautés paroissiales auront sans doute du pain sur la planche :

Formation éthique sur les sujets de société : conférences, ateliers, lecture de textes. L'Église dispose d'une tradition intellectuelle et spirituelle considérable ; ce serait un péché d'omission que de s'en priver. Dans le genre *conférences*, n'ayons pas peur du débat contradictoire ; en tout cas à dose homéopathique, en gage de bonne santé. Accueillir une fois ou l'autre un invité « qui pense mal », cela suppose de pouvoir lui garantir une écoute respectueuse ; c'est lui faire l'honneur de la fraternité (occasion d'exercer une vertu républicaine en puisant à sa source, qui est évangélique).

Formation politique, également. La vie politique a ses règles et son jeu propres. Comprendre les mécanismes, les enjeux. L'Église s'honorera si elle peut contribuer à une école de citoyenneté. Là encore, en n'invitant pas seulement et toujours des gens « de son bord ».

Formation à la communication, encore. Saisir que telles attitudes, tels mots et gestes, telles initiatives peuvent avoir un effet contre-productif. Je pense que quelques mises en garde sur l'usage d'internet ne seraient pas malvenues : parmi tous les spams qui circulent, combien de navets pour un texte vraiment intéressant ?

Bref, les débats publics étant une chose sérieuse, ils mettent à l'épreuve tous nos moyens d'intelligence.

J'ajoute que les débats en question étant d'ordre anthropologique et politique, il serait contrariant que nos points de vue apparaissent par trop « catholiques » : « C'est la vérité des cathos… » Les catholiques sont bien équipés pour alerter la collectivité et pour mener éventuellement le débat. Mais tâchons de le conduire avec d'autres : d'autres chrétiens, d'autres croyants, d'autres gens de bonne volonté. Là encore, l'occasion peut être bonne de contribuer à la citoyenneté, de favoriser les rencontres hors des frontières de nos communautés.

Enfin – c'est le plus important – la vérité n'est pas seulement une exactitude des idées, elle est aussi une justesse du cœur et de la disposition intérieure. Le psaume 84 nous donne une règle d'or : « Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ». A la limite, la vérité sans amour est un mensonge. Le démon auquel Jésus dit : « Tais-toi ! » disait pourtant l'exacte vérité : « Tu es le Saint, le saint de Dieu ! » La vérité à contre temps, la vérité inaudible, la vérité assénée comme un slogan ou avec un cœur mauvais, ce n'est pas la bonne nouvelle de l'Évangile. Jésus lui dit : « Tais-toi ! »

[Mots conclusifs.]

> ***Rm 12,9-21.*** *Que votre amour soit sans hypocrisie. Fuyez le mal avec horreur, attachez-vous au bien. Soyez unis les uns aux autres par l'affection fraternelle, rivalisez de respect les uns pour les autres. Ne ralentissez pas votre élan, restez dans la ferveur de l'Esprit, servez le Seigneur, ayez la joie de l'espérance, tenez bon dans l'épreuve, soyez assidus à la prière. Partagez avec les fidèles qui sont dans le besoin, pratiquez l'hospitalité avec empressement. Bénissez ceux qui vous persécutent ; souhaitez-leur du bien, et non pas du mal. Soyez joyeux avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent. Soyez bien d'accord les uns avec les autres ; n'ayez pas le goût des grandeurs, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble. Ne vous fiez pas à votre propre jugement. Ne rendez à personne le mal pour le mal, appliquez-vous à bien agir aux yeux de tous les hommes. Autant que possible, pour ce*

qui dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Bien-aimés, ne vous faites pas justice vous-mêmes, mais laissez agir la colère de Dieu. Car l'Écriture dit : C'est à moi de faire justice, c'est moi qui rendrai à chacun ce qui lui revient, dit le Seigneur. Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire : en agissant ainsi, tu entasseras sur sa tête des charbons ardents [= tu vas le faire réfléchir]. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais sois vainqueur du mal par le bien.